

ces mauvais patriotes osent prétendre que le peuple meurt de faim, que les ouvriers sont sans ouvrage et que notre population besogneuse émigre en masse aux États-Unis. Les farceurs !

Est-ce que les grandes administrations n'augmentent pas le traitement de leurs employés au lieu de renvoyer une partie de leur personnel, comme quelques méchantes langues le prétendent ?

Est-ce que le Grand-Tronc, par exemple, n'a pas dernièrement embauché près d'un millier d'hommes et augmenté tous les émoluments de dix pour cent ?

Est-ce que les émigrants qui arrivent ici ne trouvent pas, le jour même de leur arrivée, des emplois rémunérateurs qui leur font bénir notre terre chérie ? Entendez-vous parler de faillites ? Pas le moins du monde. Nos grandes maisons de commerce font toutes honneur à leurs engagements et les petits commerçants, au lieu de se faire tirer l'oreille, anticipent leurs paiements et ont même pris le parti, m'assure-t-on, de ne plus acheter qu'au comptant.

Vous voyez bien que tout va pour le mieux et que les mécontents n'ont pas sujet de plaintes, ils feraient mieux de se faire soigner, ces hypocondriaques !

Recherchons un peu, si vous le voulez, les causes de ce bien être que presque tout le monde constate sans pouvoir l'expliquer.

La première, la meilleure peut-être, est cet esprit d'économie qui est de tradition chez nous. Nous pouvons l'avouer sans forfanterie, nous sommes économes : au lieu de vivre au jour le jour comme nos voisins les yankees, nous nous contentons de dépenser une faible partie de nos revenus et mettons le reste en réserve. Nos banques regorgent d'argent provenant de ces sortes de placements. Pendant les mauvaises années nous savons nous contenter de peu, mais quand le bon temps arrive chacun sort les piastres économisées, et le commerce prend tout son essor. Nous en avons la preuve maintenant.

Une autre cause qui fait que nous reprenons facilement le dessus après les mauvais jours, est que le commerçant se contente d'un très petit bénéfice. L'acheteur, n'ayant pas à payer un objet trois sa valeur, achète plus souvent et a toute confiance en son fournisseur. Par exemple, monsieur veut fumer un cigare : coût dix cents ; le marchand se contente modestement d'un profit de six cents sur cet article de luxe. Vous avouerez que c'est peu. Dans beaucoup d'autres pays on demanderait à gagner le double !

Les bénéfices sur les autres marchandises dépassent parfois cette proportion, mais la différence est si peu sensible qu'il est inutile d'en parler.

Un des bons points à notre actif, c'est la régularité de nos paiements. Tel négociant qui a besoin d'argent n'a qu'à courir chez ses clients ; les encaissements s'opèrent avec une régularité qui ne laisse pas de satisfaire le créancier. Avez-vous besoin d'argent le samedi pour rencontrer vos affaires, vous faut-il une somme de cinq cents piastres pour une échéance ? vous courez chez votre clientèle et demandez ce qui vous est dû. Sur les cinq cents piastres dont vous avez un pressant besoin, vous encaissez, sans trop grande fatigue, douze piastres quatre-vingt quinze. C'est toujours ça ; ailleurs, en certains pays que je connais, vous n'auriez rien encaissé du tout, mais chez nous on s'efforce d'obliger nos créanciers.

Et puis, nous n'avons pas à souffrir des gens de loi. Nos avocats ne tondent jamais leurs clients ; au contraire, ils les assistent dans les moments

difficiles et je me plais à le dire bien haut, ils ne s'occupent jamais d'affaires véreuses. Je ne puis que constater un tel excès d'honnêteté ; tout commentaire serait superflu.

Une plaie qui ronge toutes les nations d'Europe et bien un peu celles de notre continent, l'usure, est complètement inconnue chez nous. On n'a pas d'exemples dans nos annales judiciaires qu'un usurier ait été traîné devant les tribunaux ; par conséquent, nous pouvons logiquement déduire de cette absence de poursuites que ce délit n'a jamais été commis. Félicitons-nous mutuellement de ce bon état de choses, surtout quand on pense que, chez nos voisins, il y a des gens qui ont le front d'offrir leur argent à dix pour cent !

Je pourrais multiplier les exemples pour prouver que nous méritons sous tous les rapports le bien-être commercial dont nous jouissons actuellement, mais cela m'entraînerait trop loin ; je ne puis pourtant passer sous silence le parfait accord qui existe entre un créancier qui fait faillite et ses débiteurs résignés.

Les commerçants de certains pays, le fait est notoire, se permettent quelquefois de déposer leur bilan, avec un actif qui se chiffre par zéro. Ces malheureux résignent parce qu'ils n'ont pu se soumettre à temps. Chez nous, jamais chose pareille n'arrive ; quand on se sent un peu gêné dans ses affaires, on convoque ses créanciers, et après le bordeaux et les cigares on leur dit avec une franchise que chacun aime : Messieurs, je vous dois tant, je vais vous payer en six mois la moitié de ma dette à condition que vous me ferez cadeau de l'autre moitié. Et les créanciers qui ont trouvé le bordeaux et le havane exquis acceptent l'offre. Il y a-t-il un procédé qui soit plus coulant que celui-là ? Jamais de la vie.

Je viens de montrer, que nous méritons, sous tous les rapports, la prospérité commerciale dont nous jouissons actuellement ; mon but était de faire taire les criards et les mécontents qui finissent par nous abasourdir. Si j'ai pu les convaincre qu'ils ont tort de se répandre en plaintes, je n'aurai pas perdu tout à fait mon temps.

FERNAND.

LE CHAPITRE DU MARIAGE.

Permettez-vous, M. le Directeur, à une jeune fille, de dire un mot seulement en réponse à Monsieur Roméo qui a expliqué, à sa manière, dans le *Journal du Dimanche*, " Pourquoi l'on ne se marie pas. "

Je n'ai pas l'intention de traiter du chapitre du mariage, pas plus qu'un aveugle ne doit parler des couleurs. Mais ce que je puis bien dire, c'est ce que je vois, et ce que je vois, c'est ce que nous sommes. On attaque notre sexe, on nous dénonce comme des ruine-maris, on nous accuse de méconnaître nos obligations et nos devoirs. On a des préjugés contre nous, ou bien nous ne valons pas ce que nous croyons valoir.

Je ne viens pas me poser en rivale de l'homme, encore bien moins en esprit supérieur. On peut bien se croire certains mérites, sans pour cela avoir de la prétention. La femme doit être humble, je le sais, mais la modestie n'exclut pas la conscience de la valeur. Si on s'efforce d'orner son esprit de connaissances suffisantes pour ne pas déparer la société, si on cultive son cœur avec soin pour qu'il n'y croisse que les meilleures plantes, si on apprend les soins du ménage, si on contracte des habitudes d'ordre et même d'économie, en un mot, si on travaille autant que possible à développer et à perfectionner les quelques qualités que la Provi-

dence a pu nous départir, c'est donc qu'il y a certains mérites. Je ne réclame pas d'autre valeur que celle qui résulte de la bonne volonté, des bonnes intentions et du dévouement dont la femme fait preuve si souvent.

M. Roméo paraît croire que la jeune fille est un être égoïste qui ne cherche dans le mariage qu'une occasion d'exploiter son mari. Il dit assez clairement que pour nous l'idée du bonheur est dans le luxe, la toilette et les futilités. C'est là un horizon nouveau aussi difficile à apercevoir que le pôle Nord. La découverte de M. Roméo n'a pas été aussi périlleuse que l'expédition de la *Jeannette*, mais elle n'est pas non plus aussi glorieuse. Elle ne demande peut-être pas autant de bravoure.

Il me semble voir le philosophe Roméo voyageant sur son navire qu'emporte une forte brise, à travers les écueils de la vie, avec un télescope superbement perché sur son nez aquilin, et cherchant à découvrir quelque plage lointaine qui l'immortaliserait. Quel a été le résultat de ses recherches ? Magnifique. Il a dû se reposer après un coup de maître comme cela. L'aigle qui, dans son vol majestueux, s'élève jusqu'aux nues, découvre de son regard puissant les perles qui gisent éparses sur les bords de la mer. M. Roméo a-t-il trouvé des perles ? Ses yeux ne portaient pas de ce côté-là. Son télescope ne lui a dévoilé que des défauts chez la femme. Il a découvert que c'est la faute des jeunes filles, si les jeunes gens ne se marient pas.

S'il avait dit tout simplement qu'il y a de ces femmes dont l'amour du luxe tient lieu de tête et de cœur, il n'eût fait que médire. Mais il ne discerne pas celles qui contribuent aux succès de leurs maris d'avec celles qui les ruinent. Il ne faut pas confondre les abeilles travailleuses avec les frelons.

Est-ce que le luxe des jeunes filles est une raison suffisante pour empêcher les jeunes gens de se marier ? Qui va le croire ? Voit-on un homme marié qui est plus pauvre que lorsqu'il était garçon ? Le mariage n'appauvrit pas. Qu'on ne m'accuse pas de parler pour mon clocher. Je soutiens là une thèse que je crois juste et si je consens à descendre dans l'arène pour défendre notre cause, je le fais au nom de la vérité et j'espère qu'on n'abaissera pas mes intentions au niveau de l'égoïsme.

Je ne voudrais pas accuser et me servir du même procédé qu'on emploie à notre égard, mais il y a certaines vérités que j'aimerais à dire pour notre justification et qui pourraient paraître être énoncées avec malice. Je veux strictement me tenir sur la défensive. Si les hommes ont des défauts, ce n'est pas en le criant sur les toits qu'on les corrigera, mais en leur donnant l'exemple de la charité. On accuse bien les femmes de trop parler, mais elles savent aussi se taire à propos.

On peut bien parler de notre luxe, mais parlez donc de vos économies. Combien y a-t-il de jeunes garçons économisant sur leur salaire ? Que vous reste-t-il à la fin de l'année ? Vous n'êtes pourtant pas marié ! Alors pourquoi ces prodigalités ? Mais il y en a qui se marient par économie. Ils prétendent que ça leur coûte moins cher. Vous voyez deux associés — ils ont les mêmes revenus — l'un est mari, l'autre est garçon. A la fin de l'année, l'associé célibataire n'est pas plus riche que l'autre, qui a pourtant bien vécu.

Néanmoins vous craignez de vous marier. Ce n'est peut-être pas vous qui y gagnez le plus. Ce n'est pas que je cherche à engager les messieurs à se marier, cela m'est indifférent. Je veux simplement dissiper ce petit nuage qui obscurcit la vérité.

Vous messieurs les alarmistes, ne vous trou-